

## AU BOUT DE LA ROUTE

Je m'étais juré que la dernière voiture me déposerait devant la porte. Chez moi.

La trouverai-je cette dernière voiture, en ce jour d'octobre 1973. Le temps était incertain, l'air relativement frais et humide. Novembre approchait. J'avais froid, pour la dernière fois sans doute.

Je marchais dans les rues de Troyes, sur les trottoirs humides il n'y avait presque personne, à l'exception d'un flic qui très vite me repéra. Le quatrième depuis Strasbourg.

- Vos papiers !

Triste retour ! Après tant d'années passées sur tous les chemins de la terre, j'étais suspect, à 136 km de chez moi, dans mon propre pays.

- Au bout de la descente, de l'autre côté du pont, tu trouveras la Nationale.

Je ne devais pas m'éterniser à Troyes, il me le faisait clairement sentir.

L'endroit était très mauvais pour arrêter une voiture. Je le compris d'emblée, comme par instinct. Je marchai encore vingt minutes, sans m'en rendre compte, sans sentir sur mon dos le poids de mon sac qui me donnait des allures de vagabond, de suspect... J'avais oublié le flic, le sac, le froid. J'étais de retour. Plusieurs usines grisâtres rappelaient leurs ouvriers après le casse-croûte. Encore un virage assez large, une légère descente. Je passais la dernière grille, le dernier bâtiment. Devant moi s'étendaient des champs déserts, prêts pour l'hiver.

Je m'arrêtai et posai mon sac à mes pieds. J'étais arrivé au point « stratégique », à l'endroit où les chances d'être pris sont les meilleures. Au fil des kilomètres, j'en avais parcouru des centaines de mille, j'avais acquis cette expérience du « point ». J'étais assez loin du centre de la ville, la plupart des voitures qui passaient là allaient forcément sur Paris. Un dernier panneau de zone urbaine modérait encore leur vitesse. Il y avait de la place sur le bas-côté. J'étais bien visible. Il ne pleuvait pas. Les conditions les meilleures étaient réunies. J'en étais certain, je le sentais, en un tel point, on ne pouvait pas ne pas me prendre. Il me suffisait d'attendre. Une heure, deux heures, davantage ?

Je me tenais debout, au passage de chaque véhicule, je tendais le bras droit machinalement, bien à l'horizontale, le pouce levé. Les voitures défilaient. Un soleil pâle et timide tentait de percer. Je n'avais pas envie de passer la fin de la journée et la nuit là.

J'avais dormi, la veille, dans une cabane abandonnée, près de Chaumont. L'endroit était glacial. Je n'avais quitté que les chaussures avant de me glisser dans mon duvet, étendu sur un sol douteux. Au milieu

de la nuit, une douleur dans le dos et le froid m'avaient réveillé. Je grelottais. Ne pouvant plus tenir j'avais marché longtemps dans le brouillard, dans l'espoir de me réchauffer. Puis, contrairement à tous mes principes, j'avais, en pleine obscurité, tendu le pouce. Quelle heure pouvait-il être ? Je n'avais pas de montre. Un Cambodgien me l'avait dérobée, une nuit dans une école de Phnom-Penh. Je ne l'avais pas remplacée. Un souci de moins !

La route grimpeait. De lourds camions, aveuglants, passaient lentement, faisant hurler leur moteur à chaque changement de vitesse. Je sautillais sur place, me frappant des bras les épaules et la poitrine. Le lieu, une côte, l'heure et l'étroitesse de la chaussée n'étaient pas propices, et pourtant, un peu avant le lever du jour, j'avais pu « décoller ».

J'étais beaucoup plus optimiste cette fois. Je fixais dans les yeux, souriant pour inspirer confiance, chacun des conducteurs qui me dépassait. Je savais qu'on allait me prendre mais ignorait quand. Il n'y a vraiment pas de loi. Pour être plus précis, au terme de six années de pratique, j'avais découvert deux principes qui régissent l'auto-stop : le point stratégique et savoir attendre. Attendre et attendre encore, des heures et même des jours, s'il le faut. Question de temps.

Le temps. Je ne pense pas en avoir davantage à ma disposition qu'un autre mortel, mais il me semble en avoir une conception différente. Jamais je ne le perds, même lorsque je suis au bord de la route. Je suis comme un pêcheur à la ligne. Même patience, même détente aussi. Calmement je « lance » mon bras, pouce dressé, et puis j'attends. De temps à autre comme un pêcheur, je remonte ma ligne, je replie le bras, puis le rejette. Ce faisant je n'ai pas la tête vide. Je regarde le ciel, la course des nuages. Le spectacle de la nature, des arbres et des champs m'émerveille. Mes pensées, claires et heureuses se faufilent : réfléchir, méditer. La notion de profit personnel me paraît évidente. Hélas, ce genre de profit ne semble intéresser personne de nos jours. Pouvoir réfléchir, rêver, ne penser à rien, même, c'est mon luxe. D'autres adorent le pêche, moi c'est un peu la même chose : j'aime ça.

Une 2 CV s'arrêta...

Patrick allait sur Paris. Je m'installai et sortis mon carnet de notes. Sous le nom France, porté en haut d'une des dernières pages, je traçai un petit trait. Le douzième. Mon douzième « lift » depuis Strasbourg. Mon 1978<sup>ème</sup> depuis le début de mon tour du monde, six ans plus tôt.

De novembre 1967 à octobre 1973, j'ai parcouru la presque totalité des 340 000 km de mon tour du monde, à bord de 1 978 voitures, camions, avions ou embarcations diverses.

Jamais je n'ai trouvé normal qu'une voiture s'arrête et accepte de me prendre à bord. Jamais je n'ai maudit les chauffeurs qui ne voulaient pas de moi. Pour moi, le miracle s'est produit 1 978 fois et chaque fois

j'étais comme surpris. 1978 fois merci. Pour ma part, j'ai toujours tenu à rembourser à ma façon l'ami automobiliste qui me prenait en charge. Comment ? En lui racontant mes voyages lorsqu'il le désirait, en m'intéressant à lui, à sa famille, à ses soucis parfois. Lorsque je n'étais pas en forme, je faisais un effort. C'est la moindre des choses. Il m'est arrivé de jouer les mimes Marceau avec des chauffeurs dont je ne connaissais pas la langue. On finissait par se comprendre et s'offrir quelques éclats de rire qui nous faisaient du bien à tous deux. Le stop que j'ai toujours considéré comme une chose naturelle à été pour moi, en définitive, un incomparable moyen de grandir, d'apprendre à me connaître, de jauger mes capacités, de jouer mon personnage à pleine mesure : une révélation ! En stop, j'ai fait le tour de moi-même, non sans peine. Des amis du monde entier m'ont donné un appréciable coup de main. Merci à tous. Merci pour le coup de frein, pour le clignotant chaleureux, pour la portière ouverte sur l'amitié.

Patrick avait passé quelques mois à Auroville, en Inde. La sympathie naquit très vite. Il parlait de Pondichéry où j'avais moi-même séjourné dans un ashram voisin, des grands gourous, des maîtres spirituels de notre temps, du passé. Notre conversation coulait agréablement. Je ne vis passer aucun des kilomètres, tant nos propos nous exaltaient, tant l'harmonie soudaine qui nous unissait était réelle. Patrick avait été profondément marqué par son séjour en Inde.

- Où habites-tu exactement ?

- Brunoy.

- Connais pas ! Ça se trouve où ?

- A 9 km de Brie-Comte-Robert, dans la banlieue sud-est, sur une départementale. Tu n'auras qu'à me déposer à Brie, en passant.

- Mais pas question. Je vais te conduire jusque chez toi. Je veux être ton dernier lift. Après six ans de tour du monde en stop, tu ne vas plus poireauter. Et puis ça me fait plaisir !

A Brie-Comte-Robert, Patrick quitta la Nationale. Périgny : 7 km. Mandres-Les-Roses : 4 km. J'avais gagné : j'avais fait du stop jusqu'au bout ! Personne ne m'acclamait. Le long des derniers kilomètres, il n'y avait ni foule ni banderole, seuls les poteaux indicateurs égrenaient les noms des communes que j'avais parcourues, étant enfant. Ces noms signifiaient « Arrivée » et aussi victoire. Un certain vertige gagnait ma tête. Brunoy. Je me disais, tout en pensant entendre un autre moi-même, un étranger en quelque sorte : « J'arrive, chez moi, à Brunoy. Je rentre, c'est fini. Je suis à Brunoy. » Il sonnait drôlement, ce nom pourtant si familier qui surgissait de mon enfance. J'en avais entendu tellement depuis, exotiques, imprononçables, mystérieux ou inquiétants. Brunoy, ma ville natale.

Je ne reconnaissais rien. D'affreuses HLM avaient investi le plateau de Mandres. Les blés, les champs de roses avaient disparu sous le béton et le bitume. La plaine d'Epinay où j'allais planter la tente avec les scouts, n'existait plus. Une ville neuve et froide l'avait envahie. Arbres, verdure, chants d'oiseaux, tout cela appartenait à mes souvenirs.

« Route de Brie », « la Pointe à Chalène », « rue du Plateau », j'approchais. Le nom des ces rues me parlait, les murs, chaque maison, chaque jardin sollicitait ma mémoire. J'étais aux Mardelles, dans mon quartier. J'étais arrivé.

- Laisse-moi donc au cimetière. Ce n'est pas loin de chez moi, je finirai à pied.

Je poussai une grande grille, toute neuve. Une rangée de cyprès formait un écran sombre. Le cimetière à l'image des villages devenus villes, s'était agrandi. Il n'en était que plus anonyme. J'avais l'impression de n'y être jamais entré. Et pourtant. Neuf ans plus tôt...

Je dus demander au gardien de m'indiquer la tombe de ma mère. Tout était si différent. La pierre elle-même avait été changée. Très simple. Comme le fut ma mère.

Elle nous a quittés en février 1965.

Ce jour-là et longtemps encore je me sentis très seul, perdu, douloureux. Le cordon ombilical avait été coupé pour la seconde fois. Je ne pleure jamais, je n'ai jamais pleuré, mais le monde de mon enfance s'était écroulé soudain. A mes pieds, autour de moi, un vide effrayant découvrait ma solitude.

Je pense souvent à ma mère, l'évocation de son visage, si doux, me fait du bien. Elle possédait le vrai courage, une extrême gentillesse et une grande finesse d'esprit. Les trois qualités que j'admire le plus.

Ma mère avait une conception de l'existence, une philosophie simple qui faisait du contentement un principe général de vie. A l'époque, ce que je baptisais sa théorie de la tuile me faisait sourire. Ma mère a toujours pensé que si, par un jour de grand vent, elle avait reçu, au cours d'une promenade, une tuile sur la tête, il lui aurait fallu remercier Dieu de ne pas lui avoir expédié le toit entier, et non l'invectiver. Aujourd'hui, je ne pense plus différemment. J'ai compris. Sa « théorie » m'a été d'un grand secours tout au long de mon interminable et éprouvant périple. J'ai appris et compris la leçon de maman : savoir accepter son sort. Ce qu'elle appelait le contentement est pour moi une des conditions du bonheur.

Au pied de sa tombe, neuf ans plus tard, je n'étais plus du tout le même. J'étais très calme, serein, j'ose le dire : j'étais très heureux, j'étais à nouveau près d'elle. J'avais oublié la détresse qui m'avait submergé lors de sa mort, l'atmosphère suffocante de l'enterrement, le choc terrible de la séparation irrémédiable. Un homme nouveau se tenait là, devant cette

sépulture qui, pour les autres, ceux qui ne savent pas, est un lieu terrible. Un homme nouveau de retour d'une longue quête, après avoir découvert des vérités si belles qui me permettaient en plein cimetière de dialoguer avec maman dans la joie.

Le monde que j'ai scruté, visité, les hommes que j'ai connus, aimés, sous toutes les latitudes, m'ont appris tant de choses que je me sens autre. Aujourd'hui je sais.

Je sais que la mort n'est rien, que lorsque l'on brise sa cage, l'oiseau s'envole vers la liberté, je sais qu'il ne meurt pas. Notre corps n'est qu'une cage, que brise la mort, nous libérant vers des horizons plus vastes, plus lumineux.

Je suis encore dans cette « prison », maman n'y est plus ; mais je ne crois pas que nous soyons vraiment séparés. De retour, je sais qu'elle est heureuse. Tout au long de mon aventure, elle n'a jamais cessé de m'aider, de me soutenir. Ce voyage est ma dette envers elle, il me fallait la saluer la première, lui dire merci, lui dire mon bonheur, ma joie.

Caresse affectueuse, je passais mes doigts sur la pierre polie et brillante. Je réalisais que depuis six ans j'avais cueilli les fruits de ce que maman avait semé toute sa vie durant ; et sans doute n'avais-je pas achevé ma récolte.

Elle n'avait jamais refusé, au vagabond qui se présentait à la porte de notre modeste pavillon, un grand sandwich garni de beurre et de jambon. Il ne se passait jamais, chez nous, de jour de fête sans que maman porte une part de gâteau à notre voisine, Mme Julien, une Russe blanche qui vivait seule dans une grande misère. Quelque temps après la dernière guerre, elle n'avait pas hésité, alors que la France était en ruine, à recevoir de jeunes touristes allemands. Elle était incapable de haine. Elle avait toujours eu les mêmes attentions, elle accueillait avec une générosité identique mes camarades de classe ou les Africains qui j'invitais à la maison à mon retour du Congo. Durant la guerre d'Algérie, nous avions deux locataires algériens. Jamais un mot contre quiconque, un seul souci : servir avec amour.

Elle m'a appris à aimer les hommes du monde entier, de toutes les races, de toutes les croyances. Chaque fois en ouvrant sa porte à un étranger, elle m'avait ouvert une porte à l'autre bout de la terre. Ainsi continuait-elle de veiller sur moi.

La France est aimée, moins pour son rayonnement culturel et ses succès technologiques, que parce qu'elle ne peut plus mordre. On ne jalouse que les puissants. D'ailleurs, c'est bien involontairement que je suis né en France, comme ça, par hasard, blanc, catholique et français.

Je suis intimement persuadé d'une chose, le tour du monde est une affaire de Blanc. Un noir n'aurait jamais pu faire ce que j'ai fait. Catholique : hors de l'Eglise point de salut ! Naître catholique et français

– la France ! Fille aînée de l’Eglise de Rome, comble du bonheur et de la chance aussi. Autrefois je plaignais les malheureux qui avaient eu la déveine de voir le jour sous d’autres cieus, en Barbarie. Aujourd’hui je sais aussi que l’Eglise catholique et romaine n’est qu’une secte, aux rites impraticables dans la plupart des pays, fréquemment mal vue, dont la doctrine restreint considérablement l’horizon de notre pensée. Mahomet et Bouddha, sont des charlatans ; Gandhi : il n’est pas question de le canoniser. Ces notions de catéchisme et de sermons dominicaux m’avaient choqué.

J’ai quitté la France, en 1955, à l’âge de dix-sept ans. Innocent et candide. J’avais des idées forgées par une littérature scolaire et officielle. La France, tempérée, était la patrie rêvée, debout elle éclairait le monde, portant à bout de bras le flambeau de la civilisation. A dix-sept ans, en 1955 – la date a son importance – je croyais que le policier était un homme probe, le prêtre, un saint homme, le médecin, un faiseur de miracles !

Je croyais aussi que l’homme urinait debout, la femme accroupie, que l’on offrait des fleurs sous cellophane, qu’il n’y avait rien de choquant à embrasser une fille dans la rue et qu’il était de bon ton, pendant le repas, de garder les mains sur la table. C’est tout cela que j’allais remettre en question lorsque pour la première fois je balançai mon sac et le calai sur mes épaules.

Lors de mon passage au Sénégal, le journal local, *Le Soleil de Dakar*, n’avait pas hésité à titrer : « L’Ulysse des temps modernes ». En Grèce, la presse me baptisa : « Le Marco Polo des temps modernes ». A la fin de mon périple, *Le Soir* de Bruxelles concluait : « Plus fort que les cinq sous de Lavarède. » Pour moi, ces titres, ces articles aimables, que je ne veux pas renier car ils m’ont été très utiles, ne symbolisent cependant pas ce que j’ai voulu faire pendant les six dernières années. L’exploit sportif est réel, l’exploit budgétaire également, mais je ne revendique pas autant le tour de force que les années d’apprentissage incomparables qui pour moi tiendront lieu d’universités. A San Diego, en Californie, un professeur américain me confirma le caractère exceptionnel de mes « études » et leur immense valeur. « Certaines de nos universités, m’expliqua-t-il, attachent de l’importance aux voyages de leurs étudiants et les favorisent de plus en plus ». Je ne suis ni Ulysse, ni Marco Polo, mais je souhaite tout de même demeurer une sorte de précurseur. J’ai prouvé que c’était possible. Le tour du monde est la meilleure des Universités.

Je ne connais pas d’Occidental qui, après un séjour prolongé en Asie, ne soit rentré transformé. Je crois pouvoir dire que l’inverse se produit également, mais je pense sincèrement que les Occidentaux ont le grand tort de croire, forts de leur technologie, qu’ils possèdent les clés du

savoir et de la sagesse. Ils oublient que les grands maîtres spirituels nous viennent tous du continent asiatique. L'Orient. Que je sache, le Christ n'est pas né aux Buttes-Chaumont, ni à Chicago (Illinois). L'humanité tout entière a la possibilité de réaliser une réelle civilisation du bonheur : il lui suffirait pour cela de vouloir unir la technique occidentale à la sagesse et à l'art de vivre de l'Orient. Il suffirait de le vouloir.

Cela, je ne l'ai pas appris sur les bancs de mon école. J'ai appris, j'ai beaucoup appris durant mon tour des hommes, que chacune de nos actions se traduit par l'émission de « vibrations » qui, à la manière d'un boomerang, nous reviennent. Si nous agissons en parfait accord avec notre conscience et notre cœur, nous émettons de bonnes vibrations qui, en retour, créeront autour de nous une atmosphère de paix et de générosité : le paradis ; car c'est sur la terre que l'on peut le vivre. Mais les hommes ne l'entendent pas ainsi, et le grand nuage qui plane au-dessus de l'humanité est constamment chargé de mauvaises vibrations : racisme, violence, haine, préjugés. Comme un ciel surchargé d'électricité, l'accumulation de nos mauvaises actions menace l'humanité. L'homme sait craindre la tempête dès les premiers souffles qui la précèdent, mais il refuse de reconnaître qu'une grande calamité noircit notre horizon.

Un jour, aux antipodes, j'avais « poireauté » quatre heures sous un soleil torride, sur une route désertique du Queensland australien. Il n'y avait pas d'eau. Pour que mon sac soit le plus léger possible, je n'avais jamais de gourde avec moi. J'étais assoiffé. Soudain, surgissant de nulle part, un homme m'apporta du thé et des sandwichs.

- *Hey, mate, you must be thirsty !*(1) Depuis le temps que tu es là... Ca fait un bout de temps que je t'observe.

Je savais, par expérience, que le thé chaud est le meilleur moyen de couper la soif. Cet homme exauçait mon désir.

Je pensais à ma mère...

Ma mère ne m'a, cependant, pas poussé au voyage. Bien au contraire, chaque départ la déchirait. De son temps on n'allait pas à l'étranger et bien qu'elle ait visité la France, ainsi qu'en témoigne un vieil album photographique, je crois que son plus grand désir était de me garder auprès d'elle. En fait, nous n'avons jamais parlé de ces choses-là. D'ailleurs nous n'avions que peu de conversations. Nos relations, affectueuses pourtant, étaient celles de parents à enfants. Rien de plus. Il n'y avait pas de complicité entre nous et c'était dans l'ordre des choses.

Malgré cela, j'ai conscience de beaucoup lui devoir, à cause des « vibrations » sans doute, de son exemple.

En me représentant devant elle, je revenais en quelque sorte à mon point de départ, à l'heure du bilan. J'avais achevé mes « humanités ». J'ai

été absent dix-huit ans pendant lesquels j'ai beaucoup médité, cherché, peiné et accepté aussi, parfois trop accepté. Dix-huit ans durant lesquels je n'ai jamais renoncé, abandonné. Un instinct irrésistible m'entraînait sans cesse sur le chemin difficile et tourmenté dont je sais aujourd'hui qu'il est celui de la vérité. Je me demande comment l'individu peut croître sans emprunter un jour ou l'autre ce sentier de la connaissance de soi-même, itinéraire malaisé, non balisé, obscurci par les hommes eux-mêmes tortueux, éprouvant, sur lequel je m'engageais, sans le savoir vraiment, en 1955. Inconscient de mon audace, chevalier-pèlerin du Moyen Age, je commençais une longue quête, j'allais parcourir le monde, en route pour un grand et complet tour de moi-même. Chemin faisant, j'ai pris soin d'observer, de contempler les hommes et leur décor, j'ai pris le temps de cueillir les fleurs de ce que je crois être le vrai bonheur.

Liées en bouquet, je les déposais aux pieds de maman.

Un courant d'air glacial me fit frissonner. Le soleil se cachait à nouveau derrière de gros nuages. Je pris mon sac et d'un balancement précis, mille fois répété, je le calai sur mes reins. Il me fit mal, il était trop bas. Mon sac, lui aussi, était fatigué, les bretelles étaient détendues, nous étions l'un et l'autre en bout de course. Bah, quelle importance après tout, nous avions tenu le coup jusqu'à la fin.

Je quittai maman. Le gravillon crissait sous mes pas. Je retrouvai les bruits de la rue, j'étais à cinq cents mètres de chez moi.

La rue de Cerçay me parut plus étroite. Je suppose que c'est toujours comme ça après une longue absence. L'imagination, le cœur, les souvenirs déformant les objets, les grandissent. J'étais chez moi, mais tout était différent. Certains noms avaient changé sur les plaques de portes, de nouveaux pavillons, des commerces avaient surgi, ça et là.

Encore quelques mètres, les derniers pas. Je me sentais las, un peu étourdi.

Rue du Chemin-vert.

Le pavillon était à sa place, immuable, tel que je l'avais gardé dans ma mémoire. Courbée, une silhouette s'affairait derrière la clôture. Mon père était occupé à désherber. Il se releva, mû sans doute par une intuition dont il ne soupçonnait pas la réalité, puis se figea.

Il demeura interdit. Dans ses yeux, cependant, je ne vis aucun émoi, une sorte d'hébétude plutôt.

Qu'il avait vieilli ! Il ne s'était pas remis du départ de maman. Elle était tout pour lui ; il a tout perdu.

Une grande tristesse m'envahit soudain. Machinalement, je fis un petit signe de la main.

- Papa ! Papa, mais c'est moi !



Péniblement il pressa le pas vers la porte, puis soudain s'appuyant lourdement contre la grille, porta la main à son cœur et se mit à gémir, à sangloter.

Je retrouvais un homme écrasé, malade. J'étais vraiment très peiné.

Du regard, je parcourus la salle à manger. Tout me semblait étriqué. Rien n'avait changé, rien n'avait bougé. Mêmes papiers aux murs, mêmes meubles aux mêmes places.

J'avais la tête vide, le cœur au bord des lèvres. J'étais très mal. J'ai cru m'évanouir. Ca y était. Je venais de débrayer et six années de fatigue accumulées s'abattaient soudain sur moi. Je me sentis écrasé, comme si le ciel m'était tombé sur les épaules. Mon dos me faisait de plus en plus mal. Des douleurs lancinantes, j'avais les reins en feu.

Je gravis lentement le petit escalier de bois, conduisant à ma chambre sous les combles. Sur le sol, m'attendaient des colis, des paquets, de grosses enveloppes expédiées des quatre coins du monde. Ils contenaient mes souvenirs et achats effectués au fil des kilomètres. Sculptures, peintures, objets divers, des kilos de cartes, de dépliants, des coupures de journaux relatant mon odyssée, des dizaines de lettres aux timbres rares et merveilleux. Un pêle-mêle à mes yeux, fabuleux.

Dans un ultime réflexe, je pris mon journal de bord, le septième, j'y inscrivis la date et puis me rendant compte que tout était fini, je posai mon bic sur la petite table où autrefois je faisais mes devoirs d'écolier, et m'allongeai sur mon lit. Demain, plus besoin de « toréer » la route.

Sans un mot sur mon voyage, mon père était retourné à ses occupations.